

# XU HAOFENG

## UN MONDE PERDU RÉAPPARAÎT À L'ÉCRAN



Le réalisateur Xu Haofeng sur le tournage de *The Final Master*

Comparé au Western et à ses nombreux chef-d'oeuvres, le cinéma d'arts martiaux est longtemps demeuré un genre mineur et pour cause. Tout le monde connaît Bruce Lee, le météore cinématographique qui imposa un style de films inédit dont les nouvelles stars \_ de Jackie Chan à Van Damme \_ ne parvinrent que laborieusement, et en dépit de scénarios et réalisations le plus souvent ineptes, à élever le niveau d'un genre prolifique. Il y eut bien entendu quelques réalisateurs de génie qui surent magnifier la pratique des arts martiaux à l'écran, tel Akira Kurosawa avec *Les Sept samouraïs*, mais ceux-ci ne firent jamais de ces disciplines le sujet de leurs films qui ont justement bien plus à voir avec le Western qu'avec un brouet à la sauce soja... Ainsi, mon goût pour le geste porteur de beauté et de sens ne trouva guère d'échos dans le ciné kung-fu des années 1970 à nos jours même si quelques titres chinois figurent néanmoins, et pour des raisons diverses, dans ma cinémathèque personnelle, du méconnu *Le Champion de Tianjin* à *The Blade* (de Tsui Hark) en passant par *La Main de fer*, *The Bare-Footed Kid* ou *Tigre et dragon*. Et cela faisait déjà longtemps que je n'attendais plus grand chose des studios asiatiques jusqu'à tomber, tout à fait par hasard, sur l'étonnant *The Sword Identity* du réalisateur Xu Haofeng.

### Le sabre du général Qi

*The Sword identity* (*Wokou de zongji* 倭寇的踪迹, 2011) est le tout premier long métrage de Xu Haofeng 徐浩峰 qui mit la main au scénario remarqué de *The Grandmaster* de Wong Kar-wai (*Yī dai zong shi* 一代宗师, Oscar du meilleur film en langue étrangère 2014). Le véritable OVNI que constitue *The Sword Identity* présente un certain avantage en ce qu'il permet d'écarter d'emblée ces multitudes de Bédiens dont l'existence semble justifier la médiocrité d'un certain cinéma d'action. En effet, si j'en juge d'après les commentaires lus çà et là sur internet, l'absence d'effets spéciaux ainsi que de ces acrobaties, aussi grotesques qu'irréalistes, qui ponctuent désormais la moindre bagarre hollywoodienne est probablement autant insupportable à ce public que le silence de la campagne pour une bande d'ados accrochés à leurs portables. Quand on ajoute à cette absence d'artifices un véritable sens esthétique aux antipodes du kitsch destiné à tous les ignorants de la Chine, on comprendra que ce film soit loin de faire l'unanimité des internautes...



Song Yang dans *The Sword Identity* armé du sabre conçu par le général Qi

Parlons donc de ce bibelot exotique à tiroirs. Le contexte historique d'abord. L'intrigue se déroule sous l'empire Ming dont les côtes furent ravagées par les assauts répétés des féroces pirates japonais *wokou* 倭寇 jusqu'à ce que le général chinois Qi Jiguang 戚继光, au prix d'une longue campagne militaire, finisse par éradiquer ce fléau en 1567. Ce faisant, le stratège s'était intéressé aux techniques de combat des envahisseurs et notamment à leur long sabre manié à deux mains qu'il adapta à sa façon. Le film de Xu Haofeng laisse cet épisode historique à l'arrière-plan pour s'intéresser à deux anciens soldats du général Qi qui gagnent la cité de Shuangye 霜叶 dans le but de faire reconnaître leur technique par les quatre écoles martiales locales. Pris pour un pirate, le plus âgé des deux bretteurs est capturé alors que son cadet, recherché dans toute cette ville parcourue de canaux, trouve refuge dans le « bateau fleuri » d'une courtisane d'origine nomade. Le spectateur sera surpris par certaines scènes telles que celles où l'on voit un garde effectuer une danse de combat au milieu de jeunes bohémiennes qui se déhanchent ou encore la prouesse de la courtisane dissimulée par un rideau qui parvient, sur quelques indications du fugitif, à assommer un vieux maître d'arts martiaux incarné par l'excellent Yu Chenghui 于承惠 (disparu en 2015). Si ce dernier était un véritable expert en kung-fu, ce n'est pas le cas de l'acteur principal, Song Yang 宋洋. Le combat qui oppose ces deux protagonistes à la fin du récit introduit, en dépit de son rythme chaotique et de ses trompeuses maladresses, une nouvelle vision de l'usage pratique des arts martiaux chinois enfin dégagée de toute virtuosité factice et autres fantasmes puérils de puissance absolue.

### **Le maître du Sud**

L'excellent scénario que Xu Haofeng écrivit pour *The Grandmaster* reflète le talent littéraire de ce Pékinois d'une quarantaine d'années né en 1973 qui fit les beaux arts et étudia le cinéma avant de commencer une carrière d'écrivain. Carrière aux débuts remarqués puisqu'il renouvela l'ancien genre des romans d'arts martiaux (*wuxia xiaoshuo* 武侠小说) en puisant dans son expérience personnelle et notamment son apprentissage auprès du maître Li Zhongxuan 李仲轩 (1915-2004) de la « boxe de la forme et de la pensée » (*xingyi quan* 形意拳). Il fit la connaissance de ce maître au cours d'une période difficile de sa vie où il mit sa carrière artistique entre parenthèses. Li Zhongxuan, un vieillard, qui vivait oublié de tous dans un *hutong* misérable de la capitale, était l'un des derniers témoins d'une tradition martiale occultée par le cinéma kung-fu et le développement sportif de l'art martial chinois remis au goût du jour. Rien d'étonnant donc à ce que Hu lui dédia l'un de ses principaux ouvrages justement intitulé *Le monde disparu des arts martiaux* (*Shiqu de wulin* 逝去的武林). Un hommage à une culture particulièrement déformée à l'écran que son deuxième long métrage *The Final Master* (*Shifu* 师父, 2015) entreprend de réhabiliter.



Liao Fan et Jia Song dans *The Final Master*

Inspiré par sa collaboration avec Wong Kar-wai, Xu reprend le personnage du maître de Wing Chun, cette boxe d'origine cantonaise étroitement associée à la figure de Ip Man, sujet de nombreux films. Au début de la période républicaine, le maître Chen, incarné par Liao Fan 廖凡 (l'acteur primé du *Black Coal (Bái rì yàn huǒ 白日焰火)* de Diao Yinan 刁亦男), quitte la province méridionale de Canton pour se rendre à Tianjin où il ambitionne de développer son art martial. Dans cette grande ville du Nord, il se retrouve en butte à la défiance de la communauté martiale locale présidée par madame Zou, la veuve du plus grand expert de Tianjin, et dominée par le maître Zheng Shan'ao. Ce dernier impose à Chen de former en trois ans un disciple qui devra vaincre les champions de huit écoles, condition pour qu'il puisse ouvrir sa propre salle. Le disciple, recruté parmi la plèbe des tireurs de pousse-pousse, se révèle être un prodige. Lorsque celui-ci est tué par les sbires de madame Zou, le maître décide d'affronter lui-même les experts de la ville qu'il défait un à un. Ce court résumé ne rend pas justice à l'intrigue et aux liens complexes qui lient des personnages engagés dans une lutte sans merci dans laquelle les maîtres ne peuvent continuer à occuper leurs positions qu'en éliminant leurs concurrents et en dissimulant leurs techniques. Chen quant à lui abandonnera cette arène pour s'en retourner dans son Sud natal.



Le combat final de maître Chen : un morceau d'anthologie.

Tout comme dans *The Sword Identity*, les femmes jouent un rôle important avec les personnages de madame Zou, de la servante Zhao, une fille-mère qui accepte d'épouser Chen, ou de la jeune colporteuse amoureuse du disciple. Il faut signaler ici le morceau d'anthologie que constitue le combat dans la ruelle au cours duquel le maître armé de ses « couteaux papillons » affronte avec une remarquable habileté \_ précisons que là encore l'acteur n'est pas un artiste martial \_ le gratin des escrimeurs de Tianjin.



Song Yang dans Judge Archer

### **Le jugement des flèches**

Dans *Judge Archer* (*Jianshi Liu Baiyuan* 箭士柳白猿, 2016) le spectateur retrouve Song Yang et Yu Chenghui dans une histoire qui se déroule également lors de la crépusculaire période républicaine. Là encore, le réalisateur-scénariste prend le temps de s'intéresser à son héros appelé à assumer une fonction de médiateur entre les écoles d'arts martiaux. Témoin du viol de sa sœur par un Seigneur de la guerre, celui-ci perd l'esprit. Afin qu'il puisse le retrouver, un bonze l'enjoint de prendre l'identité du premier homme croisé sur sa route. Il s'agira de l'archer Liu Baiyuan, titre chinois du film, une sorte de juge intervenant lors des conflits entre factions martiales rivales. Ce dernier qui vient d'être grièvement blessé, et restera du reste impotent, prendra le jeune homme comme apprenti et successeur. En exerçant sa nouvelle mission, le jeune homme se retrouve pris entre deux femmes, Erdong qui tente de le manipuler pour assouvir une vengeance et Yue Yahong, une chanteuse attachée au maître Kuang Yimin admirablement interprété par Yu Chenghui.



Yu Chenghui dans le rôle de maître Kuang

De même que dans les deux films précédents, l'intrigue se révèle complexe, chaque protagoniste du récit suivant son destin dans un monde bouleversé où les arts martiaux perdent leur raison d'être et ne sont plus que des moyens pour assouvir des ambitions personnelles. Prisonnier du code d'honneur et des obligations du milieu « des rivières et des lacs », ce Jianghu 江湖 magnifié par les romans chinois d'arts martiaux, les personnages ne parviennent pas plus à trouver leur place qu'à vivre une relation amoureuse. Vainqueur à l'issue d'un duel qui l'oppose à Kuang Yimin mais estropié par une explosion, le nouveau Liu Baiyuan, qui a renoncé à achever l'homme responsable du malheur de sa sœur, trouvera finalement la paix. De la même façon que le héros de son premier film peut, malgré sa défaite, enfin renoncer à sa quête de reconnaissance après que son compagnon ait reçu l'autorisation de transmettre leur technique du sabre, ou encore que le maître Chen reprend la route de Canton, abandonnant Tianjin et ses rêves de grandeur, l'infirmes Liu Baiyuan devient facteur d'arc. Tous trois n'auront pas su trouver le bonheur auprès d'une femme. Il ne leur restera que leurs pratiques martiales respectivement symbolisées par le sabre atypique du général Qi, les couteaux papillons et l'arc. Les secrets entourant le maniement de ces trois armes et la longue ascèse que suppose leur maîtrise dominent les vies de ces hommes qui ne parviennent pourtant pas à contrôler leur destin. Il y a dans ces trois histoires le constat d'un échec qui n'est pas sans faire penser au vieux maître de Xu Haofeng vivant dans l'anonymat. En privant ses personnages de leur puissance, en leur opposant les résistances de la vie réelle, ce dernier aura réussi à changer l'image de l'adepte des arts martiaux chinois à l'écran pour lui redonner, à l'instar des escrimeurs de Kurosawa ou de Yoji Yamada, sa part d'humanité<sup>1</sup>.

**José Carmona**

[www.shenjiying.com](http://www.shenjiying.com)



Une façon expéditive de calmer les ardeurs belliqueuses (*Judge Archer*, 2016)

1 Yoji Yamada est le réalisateur des films *Le Samouraï du crépuscule* (2002) et de *La Servante et le Samouraï* (2004).